

Lénine à la veille de la Révolution

Alexandre Chotmann

Sources: «Spoutnik», n° 11, novembre 1987, pp. 129-132; Gérard Walter, Lénine. Paris: Julliard, 1950. pp. 337-338 et Lénine pendant la Révolution. Moscou: Éditions Novosti, 1970.

Après les événements de juillet 1917¹, la contre-révolution en Russie passa à l'attaque. Se cramponnant au pouvoir, la bourgeoisie et ses valets – les menchéviks et les S.-R. – croyaient trouver leur salut dans la mort de Lénine. Ils avaient peur de l'arrêter et de l'assassiner simplement, car ils sentaient que ce serait pour eux une catastrophe, car déjà l'immense majorité des ouvriers et des soldats suivait fidèlement leur guide. Il fallait un autre moyen pour se débarrasser de Lénine. On eut recours à un vieux procédé, à un procédé éprouvé de la bourgeoisie : la calomnie.

Pour accomplir cette ignoble entreprise, on choisit une figure du passé, l'ancien représentant des ouvriers de Pétrograd à la IIe Douma d'État, [G. Alexinski](#). Conjointement avec le ministre de la Justice, le « socialiste » Péréverzev, et un espion russe, Alexinski fabriqua un « document » disant que Lénine est un espion allemand. Cette accusation sembla tellement insolite, absurde, que même le Comité exécutif central de Russie, qui était alors entièrement menchévique, interdit aux journaux de publier ce faux. Mais le journal des cent-noirs le publia malgré l'interdiction.

Lénine fut obligé d'entrer dans la clandestinité. [Kérensky](#), le chef du Gouvernement provisoire, exigea son arrestation immédiate, promettant une grosse somme pour sa livraison.

Il faut rendre justice à la contre-révolution, elle avait bien choisi le moment. Trois jours de fusillade dans les rues de Pétrograd avaient énervé à l'extrême tout le monde, c'est pourquoi cette calomnie absurde et tout à fait incroyable en conditions normales trouva un terrain favorable. Non seulement les hommes de la rue lui accordèrent quelque crédit, mais aussi une partie des soldats exténués et peu avertis en matière de politique.

Pour la capture des insaisissables Lénine et [Zinoviev](#), on avait mis en état d'alerte non seulement le contre-espionnage et les détectives de la police criminelle de Kérensky, mais aussi les chiens policiers dont le célèbre Tref... Parallèlement aux policiers et aux chiens, des limiers bénévoles de la petite bourgeoisie participaient à la recherche de Lénine. Un jour, les journaux publièrent un entrefilet disant

¹ Les « Journées de Juillet » (3-5 juillet 1917) furent provoquées par le mécontentement croissant des masses face à dégradation de la situation sociale, par l'échec de l'offensive organisée par Kerensky en juin pour complaire aux alliés impérialistes de la Russie et par l'agitation régnant parmi les soldats des régiments de Petrograd devant l'intention du gouvernement de les expédier au front. Ce mouvement de colère déboucha sur des manifestations spontanées le 3 juillet qui se transformèrent en contestation armée du pouvoir. Considérant que la situation n'était pas encore mûre pour le renversement du Gouvernement provisoire, la direction bolchevique n'était pas favorable à ces manifestations mais décida finalement de participer à celle du 4 juillet afin de limiter les dégâts. Des cosaques contre-révolutionnaires et des élèves-officiers furent lancés contre la manifestation et parvinrent à la disperser de force. Le Gouvernement provisoire commença alors à désarmer les ouvriers, arrêta et lança des mandats d'arrêts contre les dirigeants du Parti bolchevique et ferma ses journaux.

que 50 officiers du « bataillon de choc » avaient juré de trouver Lénine ou mourir.

Lénine se cacha d'abord dans la forêt, dans une hutte près de la gare de Razliv. En observant Vladimir Ilitch durant cette période si riche en événements, en le voyant aux instants les plus dangereux et pendant les moments de tension incroyable et surhumaine de volonté lors du coup d'État, je n'ai jamais remarqué chez lui aucun désarroi, ni la moindre crainte ou même une simple inquiétude. Extérieurement, tout au moins, il restait toujours, en toutes circonstances, d'un calme extrême.

Ce qui me frappait particulièrement chez lui, c'est, si l'on peut dire, une sorte d'insouciance à l'égard de sa sécurité personnelle. Quand, en accomplissant quelque mission secrète, quelqu'un de nous faisait une gaffe qui, dans les circonstances d'alors, pouvait avoir des conséquences très graves, Vladimir Ilitch, la paupière gauche plissée et en hochant légèrement la tête, grondait le fautif calmement, mais sur un ton de camaraderie, et les choses en restaient là.

Tout le temps qu'il resta à Razliv, Vladimir Ilitch ne demanda jamais qu'on lui apporte de la ville quelque chose à manger ou des vêtements, bien que son menu fût des plus maigres, et par les froides et humides nuits une veste chaude et des chaussettes de laine auraient été les bienvenus. La seule chose sur laquelle il insistait et qu'il exigeait sans arrêt, c'était la livraison ponctuelle de tous les journaux, de toutes les brochures et de tous les tracts sans exception, consacrés aux événements de juillet.

Le Comité central décida ensuite de l'envoyer dans un endroit plus sûr. C'est ainsi qu'un certain Ivanov fit son apparition en Finlande.

Les sbires de Kérénsky, soucieux de prendre Lénine et Zinoviev, interdirent aux perruquiers de donner en location ou de vendre des perruques à qui que ce soit sans production de pièces d'identité. Pour parer à toute éventualité, je me suis procuré les papiers d'un cercle théâtral de cheminots finlandais du quartier Vyborgskaïa Storona, ce qui me permit d'obtenir sans difficulté deux perruques chez un marchand de la rue Basséinaïa.

Dans la soirée du 8 (21) août, Lénine accompagné d'[Emélianov](#), de [Rakhia](#) et de moi, abandonnait son triste refuge au-delà du lac Razliv.

Nous marchâmes silencieusement, en file indienne, Emélianov en tête, puisqu'il connaissait le chemin. Une fois arrivé sur le chemin vicinal, les choses allèrent mieux, la route était bonne et, surtout, déserte. Toujours derrière Emélianov, nous tournâmes dans un sentier. Une fois nous nous égarâmes dans l'obscurité.

Nous nous déshabillâmes pour passer à gué un ruisseau. En cherchant la route, nous tombâmes sur un marécage et en le contournant nous nous trouvâmes sans nous en apercevoir au beau milieu d'une tourbière en feu. Après de longs errements parmi les arbustes brûlants, dans la fumée âcre, risquant à chaque instant de nous enfoncer dans la tourbe qui brûlait sous nos pieds, nous découvrîmes enfin un sentier qui nous permit de nous en sortir.

Emélianov qui connaissait bien l'endroit avait compté sur sa mémoire et se perdit pour la première fois. À présent, il s'en excusait, confus. Vladimir Ilitch nous réprimanda sévèrement pour la mauvaise organisation.

— Vos méthodes clandestines, camarades, sont loin d'être parfaites. Vous êtes de mauvais conspirateurs. Vous n'avez ni cartes ni horaire.

Nous arrivâmes bien à la voie ferrée, mais pas devant la station qu'il fallait. C'était la gare de Dibouny. Il y avait une forte garde. Quand Emelianov et moi nous y entrâmes pour juger la situation,

mon camarade fut arrêté. Lénine et Rakhia se cachèrent alors à l'écart des voies ferrées. Un train à destination de Pétrograd entra en gare. Lénine et Rakhia sautèrent rapidement dans le wagon et arrivèrent sans histoire à Oudelnaïa où ils se cachèrent dans l'appartement de Kalske, ouvrier à l'usine « Aïvaz » qui logeait à proximité.

Les Kalske étaient avertis et attendaient l'arrivée de Lénine. La femme de Rakhia, Lidia Parviainen, montait la garde et laissa entrer les arrivants selon un signal convenu. Après une collation et du thé chaud, Lénine se coucha à même le plancher sur des journaux étalés.

Le soir du lendemain, 9 (22) août, Lénine se maquilla de nouveau soigneusement, arriva dans la station d'Oudelnaïa, monta dans la cabine de la locomotive n° 293 pour accompagner le mécanicien [Jalava](#) en prétendant être son chauffeur, et passa en Finlande. De là, Lénine suivait attentivement la montée de la nouvelle vague révolutionnaire en Russie. Et exigeait de plus en plus instamment qu'on le fit revenir à Pétrograd.

— Pourvu qu'on ne laisse pas échapper le moment ! me répétait-il sans cesse.

Un beau jour, à l'insu du C.C., Lénine déménagea de Helsingfors à Vyborg avec le concours du communiste finlandais Eino Rakhia, vraisemblablement avec l'intention de passer à Pétrograd. En l'apprenant, je me rendis immédiatement à Vyborg. J'ai trouvé Lénine chez l'écrivain finlandais Latukka, très excité. Une des premières questions qu'il m'avait posées des que je pénétrai dans sa chambre, fut :

— Est-il vrai que le Comité central m'ait interdit de venir à Pétrograd ?

Quand je le lui confirmai, en expliquant que c'était dans son intérêt même, il exigea de moi une confirmation par écrit de cette décision.

Je pris alors une feuille de papier et y écrivis sous une forme mi-badine à peu près ceci : « *Moi, soussigné, je certifie par la présente que le Comité central dans sa séance de tel jour a décidé d'interdire au camarade Lénine l'accès de Pétrograd jusqu'à nouvel ordre (signature)* ». Ayant pris ce « document », Lénine le plia soigneusement en quatre, le mit dans sa poche et, enfonçant les pouces dans les entournures de son gilet, commença à arpenter rapidement la pièce, en répétant plusieurs fois :

— Ah, mais je ne me laisserai pas faire. Je ne le tolérerai pas.

Après s'être calmé un peu, il se mit à me questionner : que se passe-t-il à Pétrograd ? Que disent les ouvriers ? Quel est l'état d'esprit de l'armée et de la flotte ? Il étala devant lui toute une série de tableaux statistiques rédigés par ses soins et destinés à montrer la progression extraordinaire du nombre des partisans du bolchévisme non seulement parmi les ouvriers et les soldats, mais aussi dans les milieux de la petite bourgeoisie.

— Le pays, de toute évidence, est pour nous, déclara Lénine sur un ton absolument convaincu, « c'est pourquoi notre tâche principale, en ce moment, est l'organisation immédiate de toutes nos forces en vue de nous emparer du pouvoir.

Je m'efforçai de lui démontrer qu'il était impossible de prendre le pouvoir pour le moment, que techniquement nous n'étions pas encore prêts, que nous manquions d'hommes capables de diriger l'appareil gouvernemental. À toutes ces objections il répondait :

— Foutaises que tout cela ! N'importe quel ouvrier saura en quelques jours s'adapter à n'importe quel ministère. On n'a besoin d'aucune connaissance spéciale pour ça. Il n'est même pas nécessaire d'être au courant de la technique du travail. C'est l'affaire des fonctionnaires que nous ferons travailler comme, à présent, ils font travailler les ouvriers spécialisés.

Certaines de ses explications paraissaient tellement fantaisistes qu'il me semblait que Lénine lui-même ne les prenait pas au sérieux. À mes questions relatives aux difficultés pratiques qui pourraient se présenter lors de l'application des mesures préconisées par lui, il se bornait à répondre :

— On verra ça !...

Je me rappelle surtout combien m'avait déconcerté son projet d'annuler tout le papier-monnaie émis aussi bien sous le tsar que sous Kerenski.

— Mais où prendrions-nous cette masse énorme de coupures qui est nécessaire pour remplacer celles qui se trouvent en circulation ?

— Eh bien, nous ferons marcher toutes les rotatives, et imprimerons en quelques jours la quantité nécessaire, répliqua Lénine sans hésiter.

— Mais n'importe quel filou saurait les contrefaire !

— Eh bien, on prendra différents caractères très compliqués. Du reste, cela regarde les techniciens. Pas la peine de discuter. On verra ça.

Et de nouveau il se mettait à m'expliquer que la question n'était pas là, mais qu'il s'agissait de promulguer des lois qui auraient fait dire aussitôt au peuple que cette fois il avait bien son gouvernement à lui. Et dès qu'il verra que ce gouvernement est le sien, il nous soutiendra. Le reste s'arrangera automatiquement. Dès que nous prendrons le pouvoir, nous ferons cesser la guerre. Alors, aussitôt, l'armée sera pour nous. Nous prendrons la terre aux nobles, aux papes, aux riches et nous la donnerons aux paysans. Alors, aussitôt, les paysans seront pour nous. Aux capitalistes nous enlèverons les usines et nous les remettrons entre les mains des ouvriers.

— Qui pourrait être contre nous alors ? s'écriait-il en me regardant fixement dans les yeux et en clignant de son œil gauche, un léger sourire sur les lèvres.

— Pourvu qu'on ne laisse pas échapper l'occasion, répétait-il des dizaines de fois, et il insistait à nouveau pour que je lui trouve le moyen de retourner à Pétrograd.

Quelque temps après, partant de nouveau pour Vyborg dans le but de rendre visite à Lénine, je rencontrai à la gare de Finlande Eino Rakhia qui m'informa avec un sourire malicieux que ce n'était plus la peine d'aller à Vyborg, car Lénine était déjà à Pétrograd. Un peu confus, il m'avoua ensuite qu'il avait conduit Lénine à Pétrograd à l'insu du C.C. et craignait maintenant de se faire attraper.

Au début d'octobre, le C.C. prit enfin la décision de préparer directement l'insurrection armée qui était déjà tout à fait venue à maturité et inévitable. Trois conférences du parti furent également convoquées. Je me souviens bien que toutes les discussions tournaient autour d'une chose : s'emparer du pouvoir immédiatement ou le remettre à la convocation du IIe congrès des Soviets qui devait se réunir dans deux semaines. Pour trancher, il fallait réunir une séance extraordinaire du C.C. en y invitant plusieurs militants responsables de province. Je fus chargé de trouver un local pour cette séance. Il fallait se réunir le soir, à la tombée de la nuit, pour que Lénine pût s'y rendre sans être aperçu...

Le temps était détestable ce jour-là (le 14 octobre). Il pleuvait, le vent soufflait en rafales. A 7 heures précises, Lénine et Rakhia arrivèrent au lieu de rendez-vous. Nous tournâmes ensemble dans une ruelle et inspectâmes attentivement les alentours pour nous assurer qu'il n'y avait rien de suspect. Là, dans la ruelle déserte, Rakhia nous raconta la petite aventure arrivée à Lénine sur le chemin du rendez-vous. Alors qu'ils traversaient une rue, une violente rafale de vent avait arraché la

casquette de Lénine... et sa perruque. Heureusement, il faisait sombre, et tout avait bien fini. Nous rîmes aux éclats de l'aventure et Lénine plus fort que tous.

Laissant Lénine avec Rakhia, je pénétrai enfin dans la maison, mais n'y trouvai que cinq ou six personnes. Un quart d'heure après, ce fut Rakhia qui alla voir : ils étaient une dizaine. Nous y allâmes encore tour à tour, Rakhia et moi. Nous attendîmes ainsi près d'une heure, en nous promenant dans les rues désertes. Lénine pestait vigoureusement contre le manque de ponctualité des camarades responsables. Lorsque finalement Rakhia, revenu de reconnaissance, dit qu'il y avait déjà une vingtaine de personnes, nous décidâmes d'entrer. Nous montâmes au premier par la porte de service et pénétrâmes dans une pièce isolée où arrivèrent immédiatement [Sverdlov](#), Staline et quelqu'un d'autre, je ne sais plus qui.

Il y avait assez de monde, on décida d'ouvrir la réunion. Mais il fallait d'abord décider si Lénine devait entrer avec ou sans perruque. Sans, résolut-on. La plupart des assistants n'avaient pas vu Lénine depuis les jours de juillet et, sachant qu'il serait là, attendaient avec impatience son arrivée. Lorsque Lénine entra dans la chambre, tous se précipitèrent pour lui serrer la main, certains l'embrassèrent, il fut assailli de questions. Le silence s'établit enfin. Lénine s'installa sur un tabouret au fond de la chambre, sortit de la poche des feuillets couverts d'une fine écriture, leva, par habitude, la main pour lisser sa perruque et, se reprenant, sourit. Tous attendaient avec une attention soutenue son rapport sur la « situation actuelle ».

Il dit tout d'abord que l'heure était venue où la question de la prise du pouvoir d'État se posait catégoriquement. Lénine décrivit en détail la situation dans le pays, fit état de la sympathie incontestable d'une énorme partie de la classe ouvrière pour les bolchéviks, ce qu'il confirmait chiffres à l'appui, en informant des résultats des votes dans les doumas de ville et d'arrondissement à Pétrograd et à Moscou. Il ressortait clairement des événements au front et à l'arrière que l'armée ne voulait pas faire la guerre, et que seul le pouvoir prolétarien pouvait rendre la paix au pays. La paysannerie n'attendrait pas non plus la terre, or, seul le pouvoir prolétarien pouvait la donner aux paysans.

Lénine avait commencé son discours avec réserve, calme, puis, s'animant peu à peu, il avait continué dans le style qui lui était propre, avec des traits d'esprit, portant parfois des coups durs aux camarades qui pensaient autrement et dont il connaissait le point de vue sur la prise du pouvoir. De temps en temps, il se levait et, le pouce dans l'échancrure de son gilet, marchait de long en large, s'arrêtant parfois aux endroits particulièrement importants.

Le discours de Lénine, qui dura environ deux heures, fut écouté par tous avec une extrême attention. Lorsqu'il eut terminé, tous étaient comme hypnotisés. J'ai eu des relations avec Lénine pendant 20 ans, mais de tous ses rapports et conférences ce fut son meilleur discours. C'est ce que confirmèrent alors les personnes présentes qui connaissaient bien Lénine depuis de longues années. Lénine termina son intervention par des mots qu'il répéta plusieurs fois, indiquant qu'il fallait prendre le pouvoir immédiatement ; chaque jour de perdu est semblable à la mort.

— L'Histoire ne nous pardonnera pas si nous ne prenons pas le pouvoir sur-le-champ !, déclara-t-il.

Presque tous les assistants commentèrent avec ardeur l'intervention de Lénine, se prononçant pour et contre. Lénine écoutait très attentivement, prenait des notes, hochait parfois la tête, souriait, en jetant des regards malicieux sur l'orateur. Les débats se prolongèrent jusqu'au matin. Certains camarades, s'étant éparpillés dans les autres pièces et couchés les uns sur une table, les autres par terre, ronflaient délicieusement. Vers 7 heures du matin, la résolution proposée par Lénine fut mise aux voix. Dix-neuf personnes votèrent pour la résolution, c'est-à-dire pour la prise immédiate du pouvoir, deux s'y opposèrent et il y eut quatre abstentions.